

HilareCoquin  
présente

LA  
PHYSIQUE  
DE  
L'AMOUR

de  
Ghislain Taschereau

un roman  
d'amour invincible

(traduit de l'anglais par un traducteur)



*Je suis capable  
de lever un camion avec ma bouche  
à condition qu'il soit écrit « Tonka » dessus.*

LUDGER

# UN

*1975. Highway 1, États-Unis d'Amérique.*

S'il est une loi à laquelle les humains sont obligés d'obéir, c'est bien la loi de la gravité. Et voilà précisément ce que sont en train de faire les vingt-sept passagers de cet autobus qui tanguent au bord du ravin longeant le Highway 1. Le garde-fou de la route qui borde ce précipice n'a pas été assez « garde » ou a été trop « fou » pour stopper le véhicule, si bien qu'il est maintenant en équilibre entre un fossé de huit cents mètres et un accotement graveleux.

— Tous à l'arrière, vite ! crie le chauffeur afin d'éviter que le bus n'achève de basculer dans le vide.

En moins d'une seconde, tout le monde se retrouve dans l'étroit passage entre les sièges et l'on s'escalade les uns les autres pour fuir le nez de l'autocar le plus rapidement possible, car on dirait bien qu'il a envie d'aller renifler le creux du ravin. Entre hurlements, prières, crachats, morsures et autres grafignures, ces animaux que sont les hommes et les femmes s'écrasent donc contre le fond du cul du bus et retiennent leur souffle en geignant. L'effort collectif ne porte pas fruit, cependant, puisque la tête du véhicule semble toujours encline à s'incliner, ce qui fait jaillir de nombreux glapissements étouffés. Un bruit sourd qu'on dirait sourdre de derrière le siège du conducteur, suivi d'un inquiétant tangage, débloque alors totalement les glottes et les gorges les plus serrées, et ce sont des cris d'horreur qui bientôt emplissent l'habitacle et en font vibrer les vitres.

— C'est Elgrow ! devine le chauffeur. Ne bouge pas, Elgrow, sinon on va tous mourir d'une cascade involontaire ! Reste bien immobile et n'essaie surtout pas de venir nous rejoindre !

Un nouveau mouvement se fait sentir et le nez du véhicule descend tout à coup d'un mètre et des poussières, mais de grosses poussières. Normal, puisque le Elgrow en question est un obèse morbide de cent soixante-deux kilos. Ce qui ne l'empêche pas de faire des efforts considérables pour tenter de se redresser, faisant ainsi osciller le véhicule comme s'il s'agissait d'une longue balançoire à bascule. Elgrow peine à se déplacer tout seul. À vrai dire, il y a longtemps que ses jambes n'arrivent plus à le supporter. Par conséquent, tout ce qu'il peut faire, c'est gesticuler telle une tortue sur le dos ou une tortue ventripotente sur le ventre et mettre les autres passagers en danger.

— Noooooon ! hurle le groupe massé à l'autre extrémité du bus.

— Noooooon ! répète le chauffeur. Pas un geste, Elgrow !

— Laissez-moi faire ! répond l'immense personnage d'une voix grave et suiffeuse. Je ne vais pas essayer de me rendre jusqu'à vous, c'est trop loin, mais je peux sûrement atteindre la porte d'entrée qui est tout près.

— Pour quoi faire ?

— Pour me jeter dans le vide et vous sauver la vie !

Silence. L'obèse espère une forme de protestation qui ne vient pas. Comme si son désir d'en finir laissait tout le monde indifférent, voire était souhaité. En fait, si l'on pouvait traduire ce silence en mots, il voudrait dire : « Nous n'allons surtout pas t'en empêcher ! Mais dépêche-toi parce que plus tu attends, plus les risques que l'autobus plonge dans un vide qui fera le plein de morts sont élevés. Inutile de refermer la porte derrière toi. Merci de tout cœur de te sacrifier pour nous. Tu seras une grosse perte. Non pas en

raison de ton importance, mais à cause de ton poids, bien entendu. Nous allons prier pour ton âme, parce que, pour ton corps, c'est peine perdue. Heureusement qu'il n'y a qu'elle qui montera au ciel, d'ailleurs, parce que ça prendrait une sacrée grue pour te hisser là-haut. »

Il faut se rendre à l'évidence : si une image vaut mille mots, un silence en vaut au moins cent.

Le mutisme bavard de l'ensemble des passagers n'a pas l'air d'encourager Elgrow, car on dirait qu'il s'est transformé en statue, qu'il est passé d'obèse morbide à obèse rigide.

— Vous ne dites rien ? demande-t-il à tout hasard.

— Nous ne voudrions quand même pas te retarder, explique le chauffeur sans mesurer l'insensibilité de sa réplique.

— Que je disparaisse, ça ne vous fait pas un pli, hein ? pleurniche le gros qui, lui, est rempli de plis.

Personne ne répond à cette question piège qui réclame une certaine franchise qu'Elgrow n'est peut-être pas prêt à entendre. Révolté par le manque de compassion de ses semblables (ou demi-semblables, puisque la majorité d'entre eux pèsent deux fois moins que lui), l'obèse hurle son désarroi. Malheureusement, il le fait en agitant les rideaux de chair que forment ses bras, ce qui replonge le bus dans un équilibre précaire et fait beugler ses passagers.

— J'offre de donner ma vie pour vous sauver et, juste parce que je suis gros, vous ne daignez même pas me remercier ! Vous vous dites que ça va de soi, que c'est normal que je me sacrifie, puisque ma vie vaut moins que la vôtre et que je ne suis qu'un fardeau pour la société, qu'une usine qui ne fait que transformer des aliments en graisse et en merde !

— Ta gueule !

Celle qui vient de crier, parce que, oui, c'est une femme, vous l'aurez remarqué à la tonalité de sa voix, celle qui vient de crier, donc, est une physicienne du nom de Mary Kawy.

— Si tu veux sauter, saute ! ajoute-t-elle. Si tu ne veux pas, ferme ta gueule et arrête de gesticuler comme une pieuvre aux tentacules flasques comme des sangsues !

— J'ai le droit de...

— Ta gueule ! Tu n'as aucun droit, sinon celui de fermer ta gueule ! C'est ton surpoids qui risque de causer notre mort ! Ce sera à cause de toi si nous mourons ! Il est normal que tu veuilles te sacrifier parce que si ta grosse masse de merde avait pu se déplacer normalement comme nous tous, nous serions sauvés ! Alors, soit tu sautes, soit tu fermes ta grosse gueule de gras-double et tu cesses de gigoter !

Elgrow, ne sachant vraiment pas quoi répliquer à ces arguments béton, se lance aussitôt dans la victimisation à outrance.

— Ce n'est pas ma faute si je suis gros, c'est à cause de mes glandes et de mon système diges...

— Ta gueuuuuuuule ! gueule justement Mary sur une note si aiguë que l'obèse colle vite ses deux mains sur ses oreilles.

Ce faisant, sa masse de graisse le fait basculer vers l'arrière, ce qui amène le véhicule à tanguer dangereusement. Une secousse, créée par un léger éboulement, pousse le nez de l'autocar encore plus avant dans le vide et voilà que l'inévitable se produit : en un grincement métallique accompagné d'un grave roulement de gravier, les vingt-sept passagers glissent vers une mort certaine, gracieuseté de l'obésité morbide. Les cris de détresse gonflent illico et ils sont si puissants qu'il est presque impossible qu'ils ne soient pas entendus à des kilomètres à la ronde. Alors, comment se

fait-il que personne ne vienne à leur rescousse ? Pourquoi les secours tardent-ils à arriver ? Heureusement, l'auteur de ces lignes est patient et optimiste. Aussi cesse-t-il d'écrire pendant quelques secondes et... résultat : du haut du ciel, l'appel à l'aide est enfin entendu. Et c'est en un sifflement supersonique, preuve d'une vitesse qui dépasse celle du son, de la lumière et même de la pensée, qu'approche nul autre que Supr'homme.

Supr'homme, disons-le tout de suite, est un superhomme. Il peut voler, soulever des gratte-ciel, fendre des montagnes, malaxer la mer, nager dans la lave, embrasser un alligator, bref, il peut accomplir tout ce qu'il est possible et impossible d'accomplir. De plus, il est invincible et immortel. Empêcher ce petit autocar de plonger dans le ravin est donc aussi simple pour lui que replacer une couette de cheveux rebelle. C'est pourquoi il lui suffit de saisir le rebord du parechoc arrière entre le pouce et l'index pour ramener le véhicule sur la terre ferme. Et ce, en moins de trois secondes et des poussières, petites cette fois. Les passagers se précipitent immédiatement à l'avant du bus en enjambant l'obèse ou en lui marchant carrément dessus et en franchissent la porte. Chacun hurle son bonheur à sa façon, certains en criant : « Merci, Supr'homme ! » de toutes leurs forces, d'autres en enlaçant le superhéros de tous leurs bras. Habitué à ces éclats de reconnaissance, Supr'homme répète qu'il ne fait que son devoir et il s'apprête à s'envoler vers d'autres aventures lorsque Mary Kawy apparaît dans son champ de vision. Le sauveur se fige et sa mâchoire se disloque. Il a beau avoir secouru des milliers de personnes au cours de son existence, il est totalement soufflé par la magnificence de cette femme. Il faut dire que Mary Kawy en impose avec son mètre quatre-vingts, ses épaules carrées, sa poitrine effrontée, ses fières fesses et ses interminables jambes juchées sur de chavirantes chevilles. Sans compter l'étonnante tête qui trône sur cette



œuvre d'art que la nature n'a pourtant créée qu'à l'aide d'un insignifiant spermatozoïde et d'un misérable ovule. Cette tête ne ressemble à aucune autre que Supr'homme a pu voir depuis qu'il a des yeux. Sa composition bouleverse par son extrême splendeur. Les longs cheveux de Mary sont d'un noir corbeau si lustré qu'on les dirait vernis. Son nez est si fin, si gracieux que les fleurs doivent se tourner sur son passage. Les commissures naturellement relevées de ses lèvres chargées de chair juteuse jurent agréablement avec un délicieux menton dont la carrure exprime une grande fierté et autant d'assurance. Comme si ce n'était pas assez, le fabuleux chef de cette féminine perle est percé de deux admirables billes dont les hypnotisantes pupilles vous burinent l'imaginaire pour toujours.

L'hystérie des rescapés s'étant passablement estompée, Mary s'avance vers Supr'homme d'un pas ferme pour aller lui témoigner sa reconnaissance en lui tendant une main virile, et c'est à son tour d'être éblouie par cette étrange créature surhumaine qu'elle voit de près pour la première fois. Ce sont d'abord les pectoraux saillants du personnage, augmentés par son costume moulant jaune serin, qui s'imprègnent dans la rétine de la physicienne. Ils surplombent avec prestance une série de muscles abdominaux donnant l'impression que l'homme est doté de boyaux d'acier. Sur ses larges épaules de gladiateur tombe une cape qui descend jusqu'à une paire de fesses bombées comme les joues d'un trompettiste. Et en un très bref coup d'œil à la devanture de ce postérieur, Mary est en mesure de deviner aisément la taille plus que respectable de la trompette.

La tête du héros est loin d'être vilaine, la femme doit en convenir. Supr'homme a une chevelure dense, mais plutôt courte, comme si ses vols répétés à droite et à gauche lui avaient fait opter pour une coupe qui lui épargnerait un coup de peigne à chaque atterrissage. Son visage est ponctué

de deux virgules tout aussi denses ou de deux sourcirconflexes qui mettent en évidence un regard d'un gris tendre dénotant une âme plus que bonne, voire bonasse. Les lèvres de Supr'homme sont fines, mais invitantes. Elles font penser à deux minitranches de pamplemousse qu'on aurait enduites d'une mince couche de miel.

Mary est envoûtée. Normalement, cela devrait suffire à lui scier les jambes et à lui faire perdre ses moyens, mais une autre obsession l'habite. Une obsession qui n'a toutefois rien à voir avec les relations amoureuses ou les relations tout court. Et cette obsession, c'est la physique. Quand Mary observe un phénomène qui entre en contradiction certaine avec quelque loi de la physique que ce soit, tout le reste devient passablement secondaire. Difficile cependant de passer outre les remerciements à son sauveur pour aborder directement le problème qui la chicote. D'autant plus que les autres passagers commencent à bombarder Supr'homme de questions aussi insignifiantes les unes que les autres, et que le superhéros, dans sa grandeur, s'efforce d'y répondre avec toute la gentillesse dont il est capable. Mary décide donc de se contenter de le remercier fort chaleureusement, mais, à la dernière minute, elle sort une carte de sa poche et la lui tend.

— Merci de nous avoir sauvé la vie en nous épargnant la mort, lui dit-elle en glissant la carte dans sa main.

Supr'homme est surpris et le rouge qui lui monte aux joues en dit long sur l'effet que lui fait la fière femme. Il place le petit bout de carton sous l'élastique de son slip.

— Je n'ai f... fait que mo... mon devoir, répète-t-il pour la xième fois avec un léger bégaiement qui trahit sa timidité.

Ne pouvant soutenir plus longtemps les yeux ardents de cette divine dame qui le dévore du regard, Supr'homme lève un poing et s'éloigne à une vitesse telle qu'il a déjà franchi un nombre de kilomètres si élevé qu'il serait impossible de l'écrire ici.

Tandis qu'on pousse des « ooooh ! » de surprise et d'admiration, Mary réfléchit à ce qu'elle vient de vivre : « Il faut que je revoie cet homme, se dit-elle. Il faut qu'il m'explique ce qui s'est passé... » En tournant la tête vers la porte de l'autocar, elle voit une flaque mouvante avec des cheveux qui se déplace à un millimètre à l'heure. Elle songe alors : « Et je ne dois plus jamais monter dans un bus où se trouve un obèse morbide. »

## DEUX

Après avoir fait dix, douze fois le tour du globe à sept cents millions six cent cinq mille quatre cent vingt-huit kilomètres à l'heure afin de se rafraîchir les sens, Supr'homme est rentré chez lui pour faire semblant de dormir un peu. En effet, notre héros étant un surhomme, il n'a absolument pas besoin de traverser une nuit de sommeil par jour pour que se restaure son organisme. Pourtant, chaque soir, il ferme les yeux et feint de roupiller pendant quatre ou cinq heures, histoire de faire autre chose que sauver des gens et de voir autre chose que des gueules de truands.

En route ou plutôt en vol jusqu'à son modeste appartement d'un quartier miteux de New York, il a quand même dû faire de nombreuses escalas, pour attraper un suicidaire en pleine chute, descendre un chat étourdi du haut d'un arbre, pousser un navire en difficulté à bon port, mettre une roue de secours (à mains nues) et, finalement, souffler dans le sens contraire de la rotation d'un ouragan afin de le neutraliser.

Comme toujours, avant de rentrer, Supr'homme s'est posé dans la ruelle sombre, derrière chez lui, et il s'est discrètement débarrassé de son costume de superhéros. En prenant soin de ne pas perdre la carte que lui a remise la pétillante Mary Kawy, bien sûr. Tel un artiste populaire ou une Céline Angélil, il désire préserver son intimité parce que, on le comprendra, il ne veut pas qu'on vienne frapper à sa porte pour lui demander de transporter des sacs d'épicerie trop lourds, de fixer une corde à linge ou de déboucher une toilette.

C'est donc avec un pantalon en velours côtelé, un chandail rayé dans le même sens ainsi qu'une casquette que notre homme franchit, incognito,

l'entrée de l'immeuble abritant son appartement. Sur la boîte aux lettres correspondant au numéro de sa porte, on peut lire « Clark Sawyell ». C'est le nom de Supr'homme quand il est en civil.

— Bonsoir, monsieur Sawyell, lui lance justement une vieille gribiche qui ne fait aucun lien entre ce type qu'elle croise régulièrement et le superhéros apparaissant sur l'affiche qui se trouve dans sa chambre, et ce, malgré une grande ressemblance, pour ne pas dire une gémellité absolue, entre les deux.

— Bonsoir, madame Tash.

La dame humecte ses sèches babines et sourit de toutes ses dents, lesquelles forment deux hautes clôtures qui siérait davantage à une entrée de ranch qu'à une bouche d'ainée.

— Vous auriez le temps, demande-t-elle, de venir m'aider à déplacer un fauteuil, s'il vous plaît ?

— Désolé, mais je n'ai pas une seconde à vous consacrer.

La réaction de Clark Sawyell et, par ricochet de Supr'homme, peut donner l'impression que le personnage est un horrible sans-cœur comme certains artistes populaires ou Céline Angélil qui exhibent un contagieux bonheur s'il y a des caméras, mais font la moue si le jeu n'en vaut pas la chandelle, surtout si elle brûle par les deux bouts. Enfin, nous nous comprenons... Mais il y a une raison à ce refus catégorique. Il faut savoir qu'à son arrivée dans l'immeuble il y a vingt ans, Clark a été très souvent sollicité par la bonne femme pour faire que tout ce qu'elle souhaitait, c'est-à-dire parler dans le dos des autres locataires, discuter des derniers téléromans qu'elle avait regardés ou, lorsqu'elle avait un peu bu une bouteille de vin ou trois, se faire masser l'intérieur des cuisses avec le menton (idéalement orné d'une barbe de trois jours, précisait-elle), cela

pour « améliorer la circulation de la cyprine de [son] angine », ajoutait-elle. Clark a vite découvert que la vieille n'était qu'une vicieuse chipie, car quand il la laissait pour retrouver son chez-lui, elle se mettait à l'insulter en criant plus fort qu'un mégaphone. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait en ce moment alors que Clark vient de lui tourner le dos et qu'il s'éloigne.

— T'es rien qu'un salopard d'égoïste de chien de fils de pute sale et tu mériterais une paire de claques, Sawyell ! crache-t-elle en essayant de retenir ses dents qui claquent et semblent en total désaccord avec ses propos, puisqu'elles passent près de s'autoexpulser de la fielleuse bouche de la mégère à plusieurs reprises.

Mais Clark se fiche bien de ces insultes qui glissent sur ses tympans comme les yeux d'un analphabète sur les pages d'un canard, car il est déjà dans sa chambre, étendu sur son lit, les globes oculaires recouverts de toutes ses paupières... et il pense à Mary.

Mary, Mary, Mary...

Sa carte d'affaires bien collée contre son cœur, il rêve à sa perfection corporelle, à la densité de ses atouts, à la chaleur probable de tous ses flexibles...

Mary, Mary, Mary...

Clark s'en veut de ne pas avoir utilisé sa supervision pour voir à travers les vêtements remplis à merveille par cette déesse. À l'idée qu'il aurait pu mater ces divines formes, il est soudain si excité qu'il en déchire son pantalon, lequel est beaucoup moins extensible que son costume de superhéros. Mais il se pardonne vite cette déchirure involontaire, étant bien conscient que ses superpouvoirs ne peuvent super rien contre une superérection. Surtout quand on est abstinent depuis aussi longtemps que lui.

En effet, cela fait maintenant plus de deux ans que ni Clark Sawyell ni Supr'homme n'ont gratifié les couloirs humides d'autrui d'une bienveillante turgescence. Or, s'il est un phénomène sur lequel leurs superpouvoirs n'ont aucun pouvoir, justement, c'est bien l'élimination obligatoire de tout ce que le corps doit tôt ou tard éliminer. Mais, étant donné les différentes personnalités de ces deux personnages, la chose est d'une simplicité beaucoup plus compliquée.

Puisqu'il est invincible et immortel, Supr'homme peut très bien se priver de manger et de boire. Ce qui rend son expérience gastronomique franchement ennuyante, mais son hygiène corporelle plus facile à gérer. Toutefois, si Supr'homme peut jeûner durant mille ans sans éveiller le moindre soupçon, Clark Sawyell peut difficilement en faire autant sans qu'on le croie anorexique, boulimique, hyperallergique ou carrément cadavérique. Il mange donc à peu près comme tout le monde, mais visite les latrines un peu moins que tout le monde.

Par contre, en ce qui a trait à l'élimination à laquelle contraint le système reproducteur masculin, c'est une autre histoire, car ni Clark Sawyell ni Supr'homme n'y échappent. Pour le dire crûment : tous deux doivent éjaculer de temps à autre. Comme n'importe quel homme. À défaut de quoi... Nous préférons ne pas y penser.

Toujours est-il que Clark Sawyell est couché sur son lit, la braguette fendue, et il sent que ses superpouvoirs ne pourront bientôt plus empêcher ses *permatozoïdes* d'aller jouir dehors. D'autant plus ou d'autant moins qu'il vient de porter la carte de Mary à son nez et qu'il renifle le doux parfum de cette enivrante créature dont les phéromones agissent sur son cerveau pénien comme une cigarette sur une grenouille. Alors, il le sent. Ça y est. Il va exploser. Et ce ne sera pas en fumée.

Une étrange prise de conscience l'amène soudain à calmer ses ardeurs, à forcer le mât de son destin à se détendre un peu, car il se rend compte que cet élan qui pousse sa proue, ce désir qui irrigue sa boussole, cette envie qui gonfle et hérissé ses voiles, il ne peut pas les vivre seul. Il doit les partager avec cette femme, il doit communier avec Mary, parce que, il en est sûr, il l'aime. Et il ne pourra jamais se passer d'elle. Jamais.

Dans son petit loft au centre-ville de New York, Mary Kawy est, elle aussi, allongée sur son lit. Elle fantasme sur le magnifique Supr'homme, s'imaginant comment il utiliserait ses superpouvoirs pour la faire monter au septième ciel tout en restant sur la terre ferme. Son buste se soulève, ses orteils se replient, ses cuisses tremblotent, son pelvis oscille ; elle divague de sensualité, sentant ses écouteilles s'ouvrir aux flots de l'amour. Toute à ses fantaisies, elle ne peut, cependant, s'empêcher de penser à la carte qu'elle a donnée à Supr'homme et qu'elle l'a vu coincer sous l'élastique de son slip. En fait, en raison de son obsession pour la physique, c'est au comportement de ladite carte pendant le vol qu'elle songe. Comment l'objet a-t-il réagi sous les effets combinés des différents vents qui l'ont ballotté et des mouvements de Supr'homme dans les airs ? S'est-il plié sous la pression de la ceinture et le renflement de ses muscles abdominaux ? Le héros l'a-t-il regardé en planant ? Si oui, l'a-t-il fait méticuleusement ou à la hâte ? La carte lui a-t-elle glissé des doigts ? Le cas échéant, a-t-elle virevolté longtemps avant qu'il ne la rattrape ? L'a-t-il seulement rattrapée ? Le petit bout de carton a-t-il flétri sous l'humidité des hauteurs ? S'est-il corné ?

Certes, ces détails peuvent avoir l'air insignifiants, mais Mary s'y accroche, parce qu'ils sont concrets, réels et *probables*. Et aussi parce qu'elle refuse de repenser à ces particularités qui caractérisent Supr'homme



et qui la chicotent. Elle refuse de réfléchir aux invraisemblances le composant, invraisemblances que son esprit scientifique ne peut admettre sans sourciller gravement. À quoi bon s'y attarder, d'ailleurs, puisqu'elle est en vie et que, sans ce sauveur, à l'énigmatique potentiel, elle serait sûrement en train de pourrir, enfouie sous un obèse morbide qui aurait pris la forme d'une crêpe ?

De toute façon, quelle importance peuvent bien avoir les lois de la physique dans cette histoire ? Mary Kawy est vivante et elle fantasme sur l'homme le plus puissant de la création. De plus, cet homme a un cul d'enfer et sa carte d'affaires. Quand Supr'homme sera nu devant elle, elle oubliera vite la physique et se concentrera sur *le* physique.

# TROIS

La journée de Supr'homme commence par le sauvetage d'un camionneur. Son véhicule, transportant plus de cent soixante porcs, a percuté un parapet et a fait une chute d'une dizaine de mètres. La cabine du camion est écrasée comme un accordéon désaccordé, et le chauffeur est coincé à l'intérieur. Supr'homme déplie le métal avec délicatesse, du bout des doigts, pareils à des pinces de désincarcération qui auraient fait un stage dans la clinique d'une esthéticienne. Le camionneur est alors libéré dans un tonnerre de couinements désespérés. Bouleversé par les cris, Supr'homme soulève la remorque et la transporte directement à l'abattoir le plus proche en chantonnant un air joyeux afin de rassurer les pauvres bêtes.

Deux minutes après, le héros plonge dans les eaux de la Floride, attrape par la queue un dangereux requin blanc qui terrorise les baigneurs et va le relâcher huit cent seize kilomètres plus au nord sans se douter une seconde qu'il signe là l'arrêt de mort du poisson, car l'animal nage maintenant dans la mer du Labrador qui est trop froide pour lui (ou pour elle, puisqu'à la distance où nous nous trouvions au moment où Supr'homme l'a empoigné, il était impossible de déterminer le sexe du requin).

Dix-sept secondes plus tard, notre superhéros avise un iceberg de mille cinq cent neuf kilomètres carrés qui se dirige vers les courants chauds de la côte ouest-américaine, risquant ainsi de faire monter dramatiquement le niveau des eaux et d'inonder les villes qui bordent le littoral. Il nage jusque sous l'immense bloc de glace, le pousse hors de l'océan et, en le

tenant à bout de bras, vole jusqu'au milieu du désert du Sahara où il le dépose délicatement.

Grâce à son hypersensibilité, Supr'homme sent tout à coup une légère vibration sous ses pieds. Ce type de petits battements ne ment pas : un tremblement de terre est en train de naître quelque part. Le surhomme s'envole vite vers la stratosphère de façon à avoir une vue d'ensemble de la planète, et il repère immédiatement l'endroit où l'écorce terrestre a décidé de déséquilibrer ceux qui lui marchent dessus : c'est au Mexique. Supr'homme y fonce et se met à secouer, lui aussi, le sol, mais toujours dans le sens contraire des secousses de mère Nature, si bien que les vibrations sont annulées et que tout se déroule comme s'il ne se passait *absolument rien*.

Mine de rien, ces bagatelles ont occupé une partie de son avant-midi, mais aucune partie de son esprit. En effet, tout le temps qu'ont duré ces menus travaux, il n'a eu qu'une chose en tête : Mary. Même si Mary n'est pas une chose. Il s'est demandé où elle était, ce qu'elle faisait et, surtout, si elle pensait à lui. Si elle pensait à lui en mangeant, en marchant, en se douchant, en se touchant, en se mouchant. Si elle songeait à lui faire un enfant pour ensuite regarder la télé en flattant un chien dans une maison de campagne avec un petit potager pour leur retraite dorée. Si elle rêvait de lui, en lui, par lui, avec lui, pour des siècles et des siècles...

— Aaaaah ! *Párate ! Por favor, párate !*

Tout à ses rêveries, Supr'homme n'a pas senti que le tremblement de terre avait cessé et il est toujours en train de secouer le sol, entraînant ainsi la panique des habitants et l'effondrement imminent d'un gros immeuble à proximité. Sortant de sa lubrique torpeur, il arrête ses gigotements et vole jusqu'à l'immeuble en péril. À une vitesse qui dépasse tout ce qui peut

dépasser l'imagination et même plus, Supr'homme empêche ce pan de mur de tomber, retient ce plancher, redresse cette fondation, le tout d'une seule main tandis que, de l'autre, il visse, cloue, jointe, solidifie toute la charpente avec une efficacité telle qu'au bout d'une petite demi-heure de quelques minutes à peine, c'est ni vu ni connu.

Supr'homme a eu chaud. Vraiment. S'il avait fallu que cet immeuble s'écroule et que des gens périssent à cause de sa négligence, il s'en serait voulu à mort ! Et puisqu'il ne peut pas mourir, il s'en serait voulu à vie. Mais il aurait affreusement souffert à l'idée que quelqu'un puisse le détester en ce bas monde qu'il voit si souvent de haut. Car il déteste le verbe « détester », haït le verbe « haïr », abhorre le verbe « abhorrer », exècre le verbe « exécrer », honnit le verbe « honnir » et méprise le verbe « mépriser ». Heureusement, il ne déteste pas le dictionnaire des synonymes.

Cet évènement vient de lui donner une sérieuse leçon. Il ne peut plus le nier, Mary Kawy l'habite et il lui est désormais impossible d'ignorer les pulsions pelviennes que lui cause la plantureuse personne. Cette femme occupe l'entièreté de son être, voire davantage. Il ne l'a vue qu'une fois, dans un contexte précipité, pour ne pas dire précipité, mais déjà, il l'avoue, son image lui gangrène la raison. Il n'a donc pas le choix : pour éviter que son obsession l'empêche de bien servir le monde injuste et cruel qu'il s'est engagé à protéger du mal et des méchants, Supr'homme doit revoir la splendide créature, il doit la prendre dans ses bras, il doit l'embrasser. Et elle doit devenir son épouse.

L'eau de la mer, le vent et la sueur de notre héros ont pas mal fripé la carte de Mary, mais elle demeure lisible. C'est les yeux tremblant d'excitation que, debout en plein ciel, Supr'homme en relit la franche poésie postale :

Mary Kawy  
Physicienne enseignante  
234, rue Archimède  
New York, Terre  
Tél. : 3-141-592-6535

D'un coup de hanche bien choisi, il pivote légèrement et file vers sa dulcinée en zigzaguant dans le trafic aérien.

Chemin faisant, il fait, cependant, quelques arrêts obligatoires pour éteindre un incendie, empêcher un viol collectif, séparer deux groupes de talibans, sauver des skieurs d'une avalanche, gronder des manifestants communistes, ramener des boat people dans leur pays, attraper un parachutiste à deux mètres de s'écraser, mettre une cloche d'église en place et éviter un coup d'État à la Barbade. Il est donc passé 17 h quand Supr'homme se pose près de la rue Archimède, à la recherche d'une cabine téléphonique afin de donner rendez-vous à la belle Mary, quand il la voit descendre d'un taxi et marcher d'un pas fier et élégant vers sa demeure. Le héros s'avance et leurs regards se croisent, provoquant, de part et d'autre, une montée de désir qui les plonge dans un mutisme hagard donnant l'impression qu'ils viennent tous deux de subir une lobotomie bon marché. Comme la limaille attirée par l'aimant, Mary s'approche malgré elle de Supr'homme qui la laisse venir de façon à mieux la zyeuter à travers ses vêtements. Mais une certaine pudeur le retient, soudain, d'avoir recours à ce pouvoir de voyeur. Comme s'il voulait mériter de voir ce corps nu autrement que par un viol oculaire.

Alors que ces deux êtres affamés l'un de l'autre ne sont plus qu'à quelques centimètres de former un couple ou, au pire, de faire un face-à-face, un admirateur s'interpose.

— Hé ! crie-t-il en tendant un stylo à notre héros. Signe mon bras, Supr'homme, s'te plaît !

Puis, jetant des regards à la ronde, il ajoute :

— C'est Supr'homme ! C'est Supr'homme ! C'est Supr'homme !

Surprise par la réaction de l'effronté quidam, Mary recule de trois pas et ne bouge plus, tandis que son prétendant s'affaire à barbouiller son nom sur le biceps de l'inconnu. D'autres personnes se sont rapprochées et lancent des cris d'adoration à leur idole.

— Signe mon chandail ! réclame un homme.

— Signe mon sein et vite ! ordonne une fille.

— Lève une voiture ! propose un garçon.

— Croque une pierre ! fait un autre.

— Fais-moi voler, beau mâle ! lance une jolie brunette.

Pris au piège, Supr'homme ne sait comment réagir. Peu habitué à rester au même endroit, il ne lui arrive pratiquement jamais de se faire assaillir par une horde d'adulateurs en mal de modèle ou de numéro de cirque. Et son désir de ne pas déplaire l'empêche de couper court à ces requêtes idiotes en dispersant la petite foule comme s'il s'agissait d'une nuée de mouettes autour d'un casseau de frites. Quand il décide enfin de s'éclipser par la voie des airs avant que toute la ville ne l'encercle et ne lui réclame des âneries que même un âne ne réclamerait pas, il est déjà trop tard. Se sentant délaissée, la belle Mary Kawy est rentrée chez elle, le cœur un peu gros.

Du haut du ciel, à l'aide de sa vision surnaturelle qui dépasse celle du lynx, de l'aigle, du faucon ou du télescope, Supr'homme constate que son fantasme a disparu. Il s'imagine alors ce que Mary a fait. Frustrée d'être ainsi abandonnée au profit d'une bande d'idolâtres hystériques, la jolie a sûrement regagné ses quartiers et elle vient de faire une croix sur sa future relation avec un superhéros qui préfère la compagnie d'un troupeau de quêteurs d'autographes à celle d'une flamboyante physicienne dont les seins résistent à la gravité.

Et ça, c'est grave.

Supr'homme a tout à coup une idée. À défaut de regarder à travers les vêtements de ce joyau corporel qu'est Mary, il va regarder à travers les murs de son appartement ! Il active donc sa vision transmurale et aperçoit aussitôt une longue jambe finement découpée qui disparaît derrière un rideau de plastique orné de mignonnes petites grenouilles vert fluo. « Oh ! s'exclame-t-il intérieurement. Elle entre dans la douche ! » Il hésite à forcer son œil à voir à travers le marécageux rideau, mais trépigne d'impatience dans le vide, étant toujours jouqué sur rien à un kilomètre dans les airs.

« Cette histoire ne peut pas se terminer comme ça ! se dit Supr'homme. Je dois l'appeler et m'excuser ! Vite ! Une cabine téléphonique ! »

Avant de se rendre au premier téléphone en retrait qu'il a repéré, il immobilise un ivrogne au volant, rattrape une poussette dévalant une côte et transporte un cardiaque à l'hôpital. Arrivé enfin à la cabine, il prend une grande inspiration et c'est en moins d'un millionième d'un millier de seconde qu'il compose le numéro de celle aux côtés de qui il veut passer le reste de ses jours ainsi qu'une longue partie de l'éternité si la mort devait les séparer et qu'il décidait de garder son corps embaumé auprès de lui.

« Frrrrrouuuuuut ! » fait la sonnerie dans le creux de la douce oreille de Supr'homme. « Frrrrrouuuuuut ! » répète-t-elle froidement sans la moindre variation. « Frrrrrou... », recommence-t-elle avant d'être interrompue par le timbre gracieux de Mary qui murmure un invitant « ouiii... » dont l'onde sensuelle suffirait à faire sauter le bouchon d'une bouteille de champagne.

— C'est... c'est... c'est moi, dit Supr'homme, soudain dépossédé de toute prestance et de toute virilité.

— Oui, fait l'autre qui a reconnu les notes de l'appareil vocal du superhéros.

— Je tiens à... à m'excuser pour tout à l'heure... J'ai... Je... C'est...

— Tut-tut-tut..., susurre la sulfureuse physicienne, ce n'est pas votre faute, voyons, si une bande de faibles d'esprit vous déifie comme si vous étiez à l'origine de la construction des pyramides, alors que vous n'êtes qu'un ensemble de tissus et de muscles comme nous tous, mais dont certains accomplissements dépassent l'entendement...

— Ouf.... souffle Supr'homme sans être sûr de tout saisir. Content de constater que vous comprenez la situation.

— Situation qui, je l'espère, ne se reproduira plus.

Un menaçant silence laisse place à un grésillement dans le récepteur tandis qu'une goutte de supersueur suinte des aisselles de Supr'homme.

— Ma porte est déverrouillée, ajoute Mary. Je vous attends. Soyez discret.

Un dé clic indiquant qu'on vient de raccrocher assèche la langue du surhomme dont les pouvoirs ne peuvent rien contre le trac de la première rencontre, du premier baiser, du premier enchevêtrement vénérien ou de l'éjaculation précoce. Mais notre homme se ressaisit rapidement. Il vole à



toute vitesse pendant quelques secondes pour aérer ses aisselles, puis fonce jusqu'à l'appartement de Mary dans lequel il se glisse comme biberon dans la bouche de bébé...